

qui vient d'éclater avec fracas par le fer, le plomb, le pétrole et la dynamite.

On s'est étonné de voir l'Hôtel-de-Ville, le palais du peuple réduit en cendres par le peuple lui-même. Mais l'étonnement cesse aujourd'hui, lorsque l'on constate qu'avec l'Hôtel-de-Ville tous les registres civils ont été consumés. Les palais, les monuments, les colonnes ne rappelaient à la France que sa gloire, sa grandeur passée. Il y avait plus dans les registres civils. Là, le droit de propriété par les actes de naissance, de mariage et de décès étendait sous un sol fécond les plus profondes racines. Evidemment, celui ou ceux qui ont ordonné la destruction de l'Hôtel-de-Ville était ou étaient les plus habiles dans cette œuvre de destruction. Ils ont voulu du coup renverser la société en détruisant sa base. En 93, les nobles ont brûlé leurs titres, la France a conservé les siens; mais aujourd'hui une main infâme vient de les anéantir. Tous les liens de famille sont rompus et le génie de Thiers ne suffira pas à reconstituer les titres de chacun. Il restera toujours là un abîme ou des milliers de procès de réclamations de fortunes viendront s'engloutir sans pouvoir le combler.

Voyons comment en parle le clairvoyant chef du Conseil Exécutif :

« Parmi les maux occasionnés, dit-il, par l'insurrection qui a dominé Paris et dévasté sa banlieue, il n'en est pas de plus grand, après les violences exercées contre les personnes que la destruction des registres de l'état civil. Ces archives précieuses de nos familles, que les lois modernes entourent de tant de soins et dont elles semblaient avoir assuré la conservation, pour un avenir sans limites, ont pu être détruites en un seul jour. Deux exemplaires des registres de l'état civil déposés à l'Hôtel de Ville et au Palais de Justice ont été détruits avec ces documents. En ce moment, les liens de parenté sont privés de la constatation authentique : les mariages peuvent être contestés, les filiations, les époques des naissances sont devenues douteuses, des morts trop certaines ne pourront pas être prouvées. La ressource que fournit la loi pour les cas ordinaires ne pourra évidemment suffire. Un si grand malheur appelle des remèdes nouveaux d'un emploi plus facile. Nous serons probablement obligés de recourir à l'autorité souveraine de l'Assemblée nationale; pour diriger cette vaste et nécessaire entreprise, pour apprécier les délicates questions qu'elle présentera, je propose de former une commission que je présiderai et dont le concours me paraît indispensable. »

Cette commission a été formée d'emblée et se compose de trente membres.

L'anarchie est momentanément paralysée sinon entièrement détruite. Il faut compter avec les sourdes menées et l'organisation ténébreuse de l'Internationale, que Thiers combat avec énergie et avec succès, mais qui, dans sa défaite n'en reste pas moins menaçante.

Paris est aux mains du parti de l'ordre, mais à quel prix l'a-t-il enlevé ? Qu'on en juge par le récit suivant emprunté à la *Revue des Deux Mondes* du 1er Juin :

« C'est le dimanche le 21 mai que s'est engagé le combat corps à corps entre l'insurrection successivement rejetée derrière les murs de Paris et l'armée de Versailles avançant de toutes parts sous la protection de la puissante artillerie qui lui ouvrait le chemin. C'était le dernier mot de ce long travail de deux mois, et le premier mot de la tragédie nouvelle qui se préparait. Dès que nos soldats ont eu franchi les remparts au Point-du-Jour, du côté de Vaugirard, par les portes d'Auteuil et de Passy, la victoire n'était plus douteuse; elle a été, cependant rude et laborieuse à conquérir. Cette lutte qui commençait le dimanche 21, elle ne s'est achevée que le dimanche 28 mai. Sept jours entiers, elle a duré, sanglante, implacable jusqu'à l'heure où les d'infimes bandes de la commune ont attendu l'assaut suprême dans leurs derniers retranchements à Belleville, à Ménilmontant, aux lattes Châumont, dans cette funèbre citadelle du Père-Lachaise, où elles sont allées expirer sous les coups victorieux de nos soldats. Pendant ces sept jours, Paris n'a été qu'un vaste champ de bataille qu'il a fallu conquérir pied à pied. Les insurgés se croyaient encore à l'abri derrière toutes ces barricades dont ils avaient eu le temps de hérissier la ville; ils comptaient peut-être épuiser nos forces dans ces terribles combats de rues où les plus fermes courages s'impatentent, se lassent quelquefois de recevoir la mort de la main d'un ennemi invisible. Cette dernière espérance a été déjouée par une série de mouvements stratégiques combinés avec une prudence et sûre habileté de façon à tourner, à neutraliser toutes ces défenses dont le formidable réseau s'étendait sur la cité tout entière, des Champs-Élysées à la barrière du Trône, de Montmartre à l'Observatoire. L'intreprêtité des troupes a fait le reste en assurant le succès de la stratégie des chefs militaires. Chez tous ces vaillants et modestes troupiers, chez ceux qui revenaient d'Allemagne avec la tristesse de la captivité, comme chez ceux qui se souvenaient encore des rigueurs de la campagne de France, le sentiment du devoir a été le même. Ils ont marché comme des hommes qui sentaient qu'ils combattaient pour la patrie, pour son existence, pour son honneur devant le monde. Au milieu de toutes nos misères, nous pouvions du moins avoir cet orgueil, nous devons à ces opérations aussi douloureuses que nécessaires, exécutées avec autant d'héroïsme que de prudence, nous leur devons d'avoir retrouvé nos généraux et nos soldats, notre armée française enfin. « Ah ! qu'un tyran est dur à abattre, » disait-on autrefois aux plus sombres jours de la convention; — ah ! qu'une ville usurpée est dure à délivrer, pourrait-on dire aujourd'hui; elle a été délivrée cependant à la fin par ces sept jours de combat. »

« Oui, cette vaillante, cette fidèle armée du droit et de l'honneur n'a pu

arracher Paris à ceux qui l'ont souillé trop longtemps de leur domination; elle n'a pu le sauver entièrement de la fureur destructrice de ces barbares, qui ont cru ne pouvoir mieux couronner leur carrière qu'en laissant partout sur leur passage les traces de leurs cyniques violences, l'incendie, les monuments en ruine, le pillage, le sang des victimes innocentes. Quo n'ont-ils pas brûlé ? qui n'auraient-ils pas massacré ? Si intelligents et si raides qu'ils aient été leurs mouvements, nos soldats n'ont pu préserver de l'incendie les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, le palais du conseil d'état et de la cour des comptes, la chancellerie de la Légion d'honneur, le Palais de Justice, le ministère des finances; ils n'ont pu empêcher l'exécution de nombre d'otages, de l'archevêque de Paris, du curé de la Madeleine, M. Deguerre, de M. Bonjean, le meurtrier des dominicains du collège d'Albert-le-Grand à Arcueil, l'assassin d'un des hommes les plus inoffensifs, adjoint à la mairie de Paris pendant le premier siège, M. Gustave Chaudey. Et encore auraient-ils mieux fait, si on leur en eût laissé le temps, ces sinistres coquins qui ont eu l'infamie d'associer des femmes et des enfants à leur œuvre de destruction. Tandis que le bâtiment s'avancait sur eux sous la figure de notre armée, ils en étaient ce dimanche-là à donner des concerts, à se procurer de la joie, ils ont été surpris ! Ils n'ont pas eu le loisir d'achever leurs préparatifs pour faire sauter tout Paris, d'assourir leurs vengeances sur les choses et sur les hommes. Ils avaient rêvé mieux que cela, un vaste embrasement où tout pouvait disparaître, et ils auraient fait sûrement de leur rêve une réalité, si nos soldats sans pouvoir tout sauver, n'étaient cependant arrivés encore à temps pour leur arracher cette noble proie ensanglantée, pour leur disputer la vie de quelques-uns de ces otages menacés par les sicaires, pour préserver quelques monuments, la Bibliothèque nationale, la Sainte-Chapelle, l'Institut, menacés par les incendiaires, — pour les replonger eux-mêmes dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir. »

« Maintenant beaucoup ont sans doute trouvé la mort dans le combat, ceux qui survivaient porteront la peine de leurs crimes. C'est l'affaire de la justice de rechercher et de punir les coupables, comme aussi c'est l'affaire de la politique de scruter la nature et le sens de cette monstruosité qui vient d'éclater devant le monde. Tous ces événements sont d'un ordre si étrange, si extraordinaire, qu'on est tenté de se demander si tous ces séides de la commune, exaltés jusqu'au meurtre et à l'incendie, sont des fétideux sans scrupule, des ombilieux subalternes poussés par l'envie ou des fous, s'il n'y a point positivement en tout cela quelque phénomène cérébral particulier, quelque grande perversion agissant sur les âmes et sur les intelligences comme une contagion. A dire vrai, le Paris qu'on nous a fait un moment, ce Paris de la commune, ressemblait de très près à cette maison de fous dont parle un conteur fantastique et où les hôtes de la maison avaient fait, eux aussi, une révolution, commençant par mettre en prison les médecins et les gardiens, ayant la prétention de se gouverner eux-mêmes. Qu'il y ait dans ces convulsions quelque espèce de folie développée par toutes les excitations violentes, entretenue par un isolement prolongé, et en fin de compte exploitée par des meneurs sans frein, cela n'a certainement rien d'admissible; seulement ce sont des fous systématiques et suffisamment lucides dans leur fureur, qui ont commis avec suite le plus monstrueux attentat contre leur pays, qui pendant deux mois se sont faits les instruments d'une véritable tentative d'assassinat calculée et préméditée contre la France. »

« Il n'a point tenu à eux que cette tentative ne réussit, ils ont voulu aller jusqu'au bout, ils n'ont pas craint de pousser cette atroce guerre civile jusqu'à sa dernière limite en lui donnant une sorte de caractère satanique. Nous admettons un instant, si l'on veut, que des hommes poussés par un fanatisme de secte et de consécration aient cru pouvoir donner un de ces signaux révolutionnaires que la France a entendus plus d'une fois, que dans l'ivresse d'un succès imprévu à Paris ils se soient même fait une obligation de tenir, tant qu'ils pouvaient compter encore sur un appui plus ou moins direct, plus ou moins prochain des provinces; mais il y a longtemps qu'ils avaient dû perdre toute illusion, ils ne pouvaient ignorer qu'ils n'inspiraient à la masse de la nation, fatiguée de tant d'épreuves, qu'une insurmontable antipathie, une véritable terreur, et dès lors à quoi pouvaient-ils aboutir ? Ils ne se battaient plus que pour se battre, comme s'il n'y avait pas eu assez de sang versé. Ils mettaient aux prises Paris et la France, comme s'il n'y avait pas assez de germes de divisions, ils ne faisaient qu'accumuler les ruines et prolonger l'agonie d'une nation vaincue sous l'œil de l'ennemi triomphant de ces discordes. Est-ce qu'il a pu véritablement passer par ces têtes détraquées qu'on pouvait impunément se mettre en insurrection contre tout un pays, qu'il était possible d'aller longtemps ainsi, en jouant au gouvernement et au soldat, en désorganisant une grande cité, en entretenant toute une population sans travail, sans industrie, sans commerce, dans la suspension de toute vie intellectuelle et matérielle ? Autre hypothèse : nous admettons encore, si l'on peut rien admettre ici, que la guerre étant admise, on puisse être entraîné dans l'ardeur du combat à quelque un de ces actes extrêmes qui consternent une nation. On veut résister à outrance, on se défend derrière des barricades, on est vaincu, et pour prolonger la défense on pour épouvanter l'ennemi, dans une inspiration de désespoir on met le feu à un monument, à un édifice; mais non, ce n'est point cela, et c'est justement ce qui donne une si effroyable signification à cette éboulement catastrophe de la première des villes du monde. »

« Non, ce n'est ici évidemment ni une inspiration du désespoir, ni une œuvre d'un hasard maléfisant. Tout au contraire est calculé et combiné